

*Transcription du texte de l'abbé Beaumont, curé d'Yerres en 1870,
par Monique Patron de la Société d'Histoire d'Yerres.
Le texte de l'abbé est en caractères romains.
les notes et autres précisions sont en italiques.*

La guerre avec la Prusse

C'est le dimanche 7 août pendant l'élection du conseil municipal que l'on apprend la défaite de Mac-Mahon à Reichshoffen. Paris en état de siège. Convocation des Chambres. On est frappé d'épouvante. Après quelques jours mêlés de crainte et d'espérance, la frayeur l'a emporté : Le 24 tous les bourgeois sont pris de peur et s'en vont à Paris, même le maire M. le baron Gourgaud, MM. Caillebotte, Raingo, Payen, Person, membres du conseil municipal... Les paysans murmurent, ils espèrent encore que les Prussiens ne viendront pas mais ils commencent aussi à trembler en voyant toutes les familles riches se sauver. Les jours suivants, c'est un sauve-qui-peut général. On ne peut plus avoir de place au chemin de fer, il faut y faire queue pendant quatre à cinq heures pour partir, c'est à étouffer dans les salles d'attente - quelle cohue ! quelle confusion ! quel pêle-mêle ! Il y a des montagnes de bagages. Il passe à chaque instant des convois de provisions, de bêtes, de matériel pour Paris. Les campagnes au sud d'Yerres se sont ébranlées, les longues files de déménagement sur Paris deviennent plus longues et plus nombreuses ; c'est comme un grand fleuve qui coule de la campagne vers la capitale, c'est effrayant. Les gens d'Yerres n'y tiennent plus, ils partent aussi et vont se réfugier à Paris avec les animaux domestiques, des provisions et ce qu'ils peuvent emporter de leur mobilier. Le temps est superbe, un soleil radieux éclaire nos tristesses. Tous les jours nouveaux départs. Le 1^{er} septembre il court des nouvelles plus rassurantes suivies de bruits alarmants. Enfin le 4 septembre, tout à coup, à l'heure de la messe, éclate, comme un coup de foudre parmi les rares habitants qui nous restent, cette affreuse nouvelle : *« Mac-Mahon défait, blessé, l'Empereur prisonnier, 80 000 hommes qui capitulent. La France est perdue. »*

Le soir nous apprenons la proclamation de la République. Pendant que Paris fête l'avènement de la République, les Prussiens s'avancent ; à Yerres la panique est à son comble. M Thomas, l'adjoint, se sauve aussi à Paris, il refuse de remplir les fonctions de maire dans un pareil moment ; M. Gourgaud est parti aussi avec sa famille pour l'Angleterre. Le pauvre comte Du Taillis, malade, est resté seul à son hôtel de l'avenue d'Antin.

De seize conseillers municipaux, il n'en reste plus que deux : M. Prudent Gaudefroy et le meunier M. Chaudé. M Gaudefroy ceint la ceinture tricolore et s'installe en permanence à la mairie.

La peur ! La peur ! Elle s'empare de tous ceux qui restent. M. le Curé fait tout ce qu'il peut pour rassurer et arrêter les fuyards, chaque jour il parcourt toutes les rues pour redonner du courage à ses ouailles, elles lui passent à travers les doigts. Désiré Vast lui disait dans une de ses tournées en lui serrant la main : *« Monsieur le Curé, vous restez et bien je resterai avec vous. »* M. le curé tourne le dos, son paroissien s'était enfui à Paris avec voiture et bêtes. C'était navrant de voir l'effroi et la peine de ces pauvres gens abandonnant leurs demeures, tous leurs intérêts.

Le 10 on apprend que l'ennemi est à Coulommiers. Encore quelques jours de marche et il sera ici. Le 11, quel triste dimanche ! Il semble qu'il n'y a plus personne à Yerres , toutes les maisons sont vides, tous les marchands sont partis, épiciers, bouchers, boulangers. Ils étaient trois boulangers, pas un n'est resté. Il faudra mourir de faim...

Le lundi 12, les gendarmes de Brunoy se replient sur Paris. M. le curé d'Yerres, président du Comité de la Société de Secours aux blessés, arbore sur le presbytère le drapeau des ambulances.

Mardi 13 septembre

La tristesse et la solitude se font de plus en plus sentir. Il passe une troupe d'ouvriers avec des leviers et des pieux. Du perron de la mairie, M. le curé leur demande ce qu'ils font. Une voix lui crie : *« nous faisons sauter les ponts et les curés. »* Ces ouvriers sont étrangers à la paroisse. En effet une forte explosion se fait entendre sur le soir, c'est le pont de Villeneuve-Saint-Georges qui saute. D'autres explosions plus sourdes se font entendre et nous annoncent que les autres ponts ont le même sort. S'il n'y a pas d'autres

moyens d'arrêter l'ennemi ces destructions ne les retarderont guère, en une heure ils jetteront un pont sur la Seine qui en ce moment a presque plus d'eau.

La France vaincue perd la tête.

Mercredi 14 - Le bedeau, à cause d'un enterrement n'a pu partir hier, il part ce matin. M^{lle} Simon, la receveuse de la poste, qui parle allemand et devait rester, a déposé ses timbres à la mairie et elle est partie. Une jeune Wurtembergeoise, Louise Widmann, qui a épousé Mignot le couvreur [et] avait promis à M. le curé de rester pour lui servir d'interprète, est partie aussi ce matin. M. le curé conjure le vieux Frédéric Zuflucht, badois d'origine, de rester ; il promet, on lui prépare un lit au presbytère, il part dans la journée ! Les portes de Paris doivent être fermées ce soir, les derniers peureux disparaissent : les séminaristes aussi se sont réfugiés à Paris. Il y avait il y a un mois 2400 âmes à Yerres, aujourd'hui il n'y en a pas cent. Depuis l'Abbaye jusqu'à la Léthumière, dans la rue principale, il est resté cinq hommes. Dans la montagne, il est resté plus de monde. Heureusement que Degarne, le garde-champêtre s'est installé à la mairie avec Gaudefroy, sans cela il n'y aurait que M. le curé dans le quartier de l'église et de la mairie. L'instituteur aussi a déserté son poste de secrétaire. Madame Maigret a envoyé ce matin une voiture à M. le curé. Il n'a pas voulu partir, il est resté avec sa bonne, il a profité de cette voiture pour envoyer à Paris quelques objets et quelques livres. Il avait précédemment envoyé à Paris chez M. le comte Du Taillis les vases sacrés dont il n'avait pas un besoin urgent. L'ennemi approche. Le génie militaire fait dépaver la petite montagne et la montagne de l'Abbaye. Ce matin il est passé des francs-tireurs battant en retraite, ils avaient, disent-ils, fait le coup de feu contre l'avant-garde de l'armée ennemie à Mortcerf près de Tournan.

Jeudi 15 septembre 1870

Que c'est triste ! Aucunes nouvelles, plus ni lettres, ni journaux, ni bruit de chemin de fer. Le silence est complet. Depuis deux jours tout bruit a cessé. Quelle triste attente ! M. le curé de Yerres est allé visiter dans la matinée son confrère de Brunoy qui lui aussi est resté avec sa bonne. Tout à coup un bruit de piétinement de chevaux se fait entendre. C'est une troupe d'éclaireurs ! Le chef de la cavalerie trouvant la petite montagne dépavée, ordonne de remettre les pavés en place, ou sinon on brûlera les maisons voisines. Voilà le pauvre curé chef d'atelier de pavage : tout le monde y met la main, hommes et femmes. Les cavaliers repassent sur le soir retournant vers leur armée. Ils sont en plus grand nombre, ils auront fait jonction avec d'autres à Villeneuve. Ils nous annoncent un passage de troupes pour demain. Il faut se résigner à voir arriver l'armée. Que Dieu nous soit en aide.

Vendredi 16 septembre - De la cavalerie et de l'artillerie arrivent du côté de Brunoy sans autre bruit que celui du piaffement des chevaux et du retentissement des canons et des caissons sur le pavé. Ils sont bien deux ou trois mille. Ils allaient bombarder le chemin de fer d'Orléans à la gare de Juvisy. Sur cette ligne, le service se faisait encore. Un chef appelle poliment M. le curé (ils paraissent très polis) et lui dit de faire revenir les habitants sans quoi les soldats Démoliront [sic] les maisons des absents. Je n'ose lui répondre que c'est impossible, qu'ils sont presque tous réfugiés à Paris. Il dit que les habitants ont eu peur des Prussiens et se sont sauvés de tous côtés, qu'il n'a aucun moyen de communiquer avec eux... On entend les premiers coups de canon ; sur le soir ils retournent à leur campement vers Brie.

Il ne reste plus maintenant à Yerres qu'un seul bourgeois, malade, M. Nivoley, propriétaire d'une belle maison de campagne dans la rue de Concy à droite en descendant au pont. Il faut compter aussi parmi les notables M. Corbel, l'excellent président du conseil de fabrique, M. Lebon, un menuisier, Claude Cornesse, M. Bietrix, buraliste, pauvre vieillard en enfance ancien maréchal de logis de gendarmerie ; il est resté aussi trois ou quatre jardiniers qui gardent les maisons de leur maître, les autres sont de pauvres gens qui n'avaient pas le moyen d'aller vivre ailleurs ou qui espèrent vivre encore mieux ici qu'ailleurs. Heureusement que nous avons un homme qui nous fait du pain, Leblanc, propriétaire du restaurant de la place de l'église, son locataire est parti, lui il garde son immeuble. M. le curé a une provision de pains, de riz et de pommes de terre.

Samedi 17 septembre - Temps chaud, soleil brillant, ciel sans nuage. ! Hélas ! Tout les favorise. Dieu est pour eux. Pas d'eau dans la Seine, pas un nuage dans le ciel, pas un homme pour les arrêter. À midi le défilé des troupes commence ; pendant trois heures la rue d'Yerres c'est un fleuve qui charrie des hommes.

D'abord leur formidable cavalerie puis l'Infanterie, les canons, les caissons, des bateaux montés sur des voitures, on en compte une trentaine (c'était bien la peine de faire sauter le pont), des voitures de toute sorte comme en traîne une armée à sa suite, un immense troupeau de vaches volées, conduit par des hommes portant sur le bras la croix de Genève. Ils ont ordonné de placer des baquets pleins d'eau auprès de la fontaine, auprès des puits et des femmes donnent avec des seaux et autres vases à boire aux soldats altérés par la chaleur du soleil et la poussière. Ils boivent sans rompre les rangs.

On a cru voir le prince de Prusse dans un état-major. Des chefs recommandent à M. le curé de faire rentrer les habitants ; toutes ces maisons vides leur déplaisent. Il leur demande la paix. Dites à Jules Favre de vous l'accorder lui est-il répondu.

Tout à coup, un nommé Beaufort, jardinier de Madame Houel accourt chercher M. le curé sur la place, afin qu'il vienne réclamer deux blessés du pays que les Prussiens emmènent : Bourdin, régisseur de la Ferme et Limet, jardinier régisseur du château de la Grange. Ceux qui les emmènent sont arrêtés au Buet, ils font partie des troupes qui descendent par le haut du village. C'est un autre courant qui vient des plaines de la Brie. Ces troupes sont arrêtées dans leur marche par le courant de la grande armée qui défile par la rue de Paris. M. le curé, au moyen d'une femme allemande qui lui sert d'interprète, peut causer avec l'officier des hussards de la mort qui conduit les prisonniers. Ils sont condamnés à mort, dit l'officier, parce qu'ils ont tiré sur les Prussiens. C'est un mensonge. Le pauvre M. Limet jeté sur une forge ambulante a l'air de sortir de l'abattoir, il n'a plus de paletot, il est nu-bras sa chemise est rouge de sang. Sa tête et ses mains sont enveloppées de linges ensanglantés. Il fait pitié. M. Bourdin est blessé aussi. M. le curé intercède pour la vie de ses paroissiens Il s'adresse à tous les officiers supérieurs qui défilent par le grand courant. Enfin après une demi-heure d'arrêt en face de la maison de M. Anquetil, les prisonniers suivent le mouvement et l'officier promet à M. le curé, avec un ton roide, que l'on examinera de nouveau leur affaire au camp de Villeneuve.

Pendant tout le reste de la journée, les convois, les voitures, les soldats passent se dirigeant vers la Seine.

Cette armée n'a commis pendant son passage aucuns dégâts. Les officiers ont tous salué le prêtre qui s'est tenu tout le temps sur leur passage afin d'intervenir entre l'armée et ses paroissiens s'il en était besoin.

18 septembre – Dimanche Compassion de la Sainte Vierge, fête analogue à notre position. La France pauvre Mater Dolorosa ! c'est ce qu'explique M. le curé à ses paroissiens ; tous les hommes sont venus à la messe ce matin, excepté le libre penseur, ceint de l'écharpe, Prudent Gaudefroy.

Le défilé a commencé dès six heures du matin. M. Chevallier, curé de Mandres, arrive au presbytère d'Yerres de grand matin. Hier au soir on a tout brisé et saccagé à Mandres et à Villecrenes. Les soldats enfonçaient sa porte à coup de crosses de fusil quand il l'a ouverte. On ne l'a pas pillé mais il manque de tout. Il s'en retourne emportant un morceau de pain et de fromage, c'est tout ce qu'il peut trouver à Yerres.

Bourdin et Limet ont enfin été relâchés. Ils viennent au presbytère réclamer de M. le curé l'hospitalité et des soins ; leurs femmes ont aussi émigré. M. Bourdin a reçu un coup de pointe à la nuque et a deux côtes brisées par des coups de crosse. M. Limet a été plus maltraité : un coup de pointe dans une jambe, des contusions dans la poitrine, tous les doigts des deux mains coupés en dedans, un œil meurtri et sanglant, sa tête chauve littéralement labourée de coups de sabre. M. le curé fait préparer deux lits par sa bonne Aglaé et avec elle il panse les blessures de ces deux victimes. Quatre hussards de la mort s'étaient présentés vendredi au château de la Grange, demandant s'il y avait des armes dans le château. Il leur fut répondu négativement. Malheureusement M. Gourgau avait oublié dans un cabinet de vieilles armes, ils les trouvent, entrent en fureur, les jettent par les fenêtres et réquisitionnent les deux régisseurs pour les porter au camp de Moula¹ [?] entre Villecrenes et Santeny. Il faut que ces deux malheureux marchent aussi vite que leurs chevaux ; s'ils ne vont pas assez vite avec leur fardeau, on les frappe, on les pique. Arrivés vers la nuit, les deux hommes se sentent tout à coup environnés de soldats qui tombent sur eux à coup de sabre et de crosses de fusil. Quand on les ramasse, ils n'étaient pas morts, on les met de côté pour les fusiller le lendemain. Voulait-on les tuer, voulait-on simplement nous effrayer par ces actes de brutalité ? Dans l'une ou l'autre supposition, les prussiens se sont conduits comme de féroces barbares ou d'astucieux sauvages. À midi, on nous annonce que nous allons avoir à loger un régiment pour une nuit. Il leur faut les écoles pour y établir une compagnie. On se hâte d'enlever les bancs, les tables-pupitres, on les dépose dans la cour, on

¹ Localité non identifiée

apporte de la paille pour leur coucher. Pendant ce temps, M. le curé jette par-dessus son mur le linge des sœurs et ce qu'il peut de leur literie et de leurs effets.

À midi les soldats arrivent, c'est le 10^e de Breslau. Le chef s'invite à dîner chez moi. La compagnie qui est chez les sœurs pille mon chasselas. J'avertis le chef, il leur parle et pas un seul ne réparait sur les murs. Il y a de la cavalerie aussi, mais le plus grand nombre c'est de l'infanterie. Ils brisent de force les portes des absents, s'installent dans les maisons et font main basse sur tout ce qui s'y trouve, surtout le vin. Nous commençons à comprendre quelle chose affreuse c'est la guerre. Le chef de ces troupes s'est invité à dîner chez M. le curé mais à cause des blessés qui se trouvent au presbytère, il ira passer la nuit comme les autres officiers au petit château. Il paraît bon enfant, sobre, il trouve le petit dîner meilleur que celui qu'on lui a offert hier à Ferrières chez Rotschild. M. le curé mangeait la dernière poule de chez Anquetil. Il cherche à persuader un curé que les Prussiens sont des hommes polis et modérés « *mon Roy, dit-il, ne veut pas l'Alsace pour lui.* » Il fait l'éloge de leur armée, de la promptitude avec laquelle elle peut se concentrer. Il a déjà fait la guerre au Danemark, le pasteur chez lequel il a logé a su l'apprécier, il a dit et écrit qu'il était un galant homme. Enhardi par tant de bonhomie, le curé parle des malheurs de la guerre, dit que les peuples européens, aujourd'hui que les distances disparaissent, devraient, en vrais chrétiens, ne faire qu'un seul peuple de frères. Tout à coup le Prussien l'interrompt en s'écriant « *Eh ! Vous croyez donc que nous vous aimons.* » Le prêtre français se trouvait tout à coup face avec la réalité, avec la Prusse, cette nation sans cœur et sans générosité, haineuse, âpre au gain et jalouse. Vous croyez donc que nous vous aimons ! Cette exclamation échappée à ce commandant d'abord convenable et poli était effrayante. Elle entra profondément dans le cœur de celui qui l'entendit.

En effet, pendant cet entretien, les troupes auxquelles on avait donné pour régal le pillage de notre pauvre village s'en acquittèrent froidement et méthodiquement. Toutes les portes furent enfoncées, tous les meubles visités...

La nuit a été bien mauvaise ! Quel réveil ce matin ! Quelle destruction dans les maisons ! Le 10^e de Breslau a accompli son œuvre. Toutes les rues sont jonchées de bouteilles vides et brisées ; dans l'intérieur des maisons, c'est partout identiquement le même désordre. Papiers, linges, effets, ustensiles, tout est éparpillé pêle-mêle, les tiroirs des meubles vides sont jetés çà et là. Les restes de leurs repas sont encore sur les tables, sur les fauteuils. Dans l'ancien cimetière autour de l'église, ils ont égorgé les vaches qu'ils ont pu voler aux laboureurs. Ils les ont dépecées là. C'est hideux à voir : des ruisseaux de sang, les parties des animaux qui ne se mangent pas, d'énormes morceaux de viande que leur satiété a dédaignés. Cette pauvre maison des Sœurs, asile de paix et de piété, oh ! dans quel état ils l'ont laissée ! La cour est pleine ainsi que la classe et les autres pièces, de paille, de bouteilles cassées. Tout est pollué de vin et des résidus de leur cuisine. En partant le matin, ils emportent encore des caisses de vin et tout ce qui leur a convenu. Peuple pillard et voleur ! Aujourd'hui nous commençons à connaître véritablement les Prussiens. Cependant ils espèrent que la paix sera faite sous les murs de Paris avant huit jours.

Au moins ils ont respecté l'église. Je la tiens toujours fermée. J'ai choisi pour bedeau Augustin Degarne que j'ai empêché de partir. Son jeune fils Gabriel me sert la messe tous les jours. Moi seul ai les clefs de l'église. Je ne les confie à personne.

Après le départ du 10^e de Breslau on a été tranquille jusqu'à onze heures. Alors recommence le défilé des canons et des caissons, puis les Bavares, puis d'autres régiments. Il y a des camps à Crosnes, à Montgeron, aux Mardelles, à l'avenue de la Grange. Tout le reste de la journée, c'est un défilé de voitures et de chariots se dirigeant sur Concy et sur Crosnes. Nous en sommes inondés. Mais aucunes troupes ne séjournent. Nous croyons en être quitte. M. Prudent Gaudefroy ne veut pas que l'on referme les portes forcées ni qu'on enlève les débris des rues et du devant des maisons : « *il faut, dit-il, que ceux qui passent voient bien que nous avons été pillés et qu'il n'y a plus rien à faire ici.* »

Un médecin resté à Villeneuve, muni du "brassard international", vient voir les blessés du presbytère. Bourdin a deux côtes brisées. Nous avons fait les pansements indiqués. Ils gardent le lit. L'état de Limet est grave.

20 septembre - mardi

Le temps continue à être magnifique. Nous n'avons plus rien ! Ils viennent nous faire des réquisitions de pain, de foin, d'avoine. On pille en règle dans les maisons de l'Abbaye. Ils se servent des hommes des ambulances pour faire les réquisitions. Le brassard de la charité ne va guère à ces pillards. Avec la croix sur

le bras et leur pistolet ou leur sabre au poing, ils ont l'air de vrais brigands. Belle invention que la croix de Genève entre les mains des hordes prussiennes !

Tous les jours suivants c'est un va-et-vient continu de chariots allemands par le plus beau temps du monde. J'ai six pains cachés dans mon cabinet, je mange toujours le plus ancien, on a peur de manquer...

Les hommes au brassard continuent à piller. Il semblerait que tous les malfaiteurs de l'Allemagne se soient enrôlés dans ce corps. Ils font des patrouilles dans le village, le sabre au poing. Leurs chefs ont établi leur ambulance n° 11 chez M^{me} Dècle. Ce sont de véritables oiseaux de proie. L'un d'eux auquel M. le curé fait remarquer qu'avec les croix qu'ils portent sur le bras ils ne devraient pas voler, lui fait signe pour toute réponse qu'il va lui couper le cou avec son sabre, mais il ne saurait l'effrayer. Depuis dix jours nous n'avons pas eu de viande de boucherie. Paulmier, fermier à Concy avait caché deux moutons, on les apporte à la mairie, on les dépèce dans les caves, on les partage entre habitants. Je vais chercher un morceau que je paie et que j'emporte caché sous mes vêtements, comme on fait pour le pain qui se distribue à la mairie.

Il y a parmi ces chefs de pillards, des officiers de différentes armes. Le dimanche 25 7bre après la messe, j'ai occasion de les voir dans le jardin de M^{me} Dècle. Ils sont devant une petite table et boivent. Je leur parle d'une paix à des conditions honorables. Si leur roi se contente de nous faire payer les frais de la guerre sans nous démembrer, la paix sera durable, sa générosité lui fera une belle page dans l'histoire de la civilisation. La France elle-même en gardera la mémoire, rien ne peut subjuguier la France comme la générosité d'une grande âme, tandis que s'il s'obstine à nous pousser à bout, la paix qui se fera ne sera jamais qu'une trêve.

Ils ne comprennent rien à ces paroles. Les Prussiens sont sourds aux nobles sentiments. Je ne connaissais pas ce peuple sans entrailles. L'un d'eux me répond : « *Eh si vous recommencez, nous reviendrons et nous vous anéantiront.* » Mais on n'est pas toujours vainqueurs, nous n'avons pas toujours été vaincus par vous. Voilà le vrai Prussien.

Du reste il est à remarquer qu'ils n'ont pas une idée à eux ces officiers, ils ne sont qu'un écho, ils répètent ce que leur dicte Bismarck et leurs généraux. Quand on en a entendu un, on les a entendus tous. C'est un peuple de moutons méchants. Ils sont si grossiers de cœur que connaissant notre détresse au sujet des vivres, ils nous proposent de leur faire connaître les endroits où il y a des vaches dans les environs. Ces braves gens consentiraient à partager avec nous leur capture. M. le curé leur répond au nom de tous que nous aimons mieux jeûner. Voilà le Prussien avec sa délicatesse. Voilà le justicier de la Providence, oui à la façon d'Attila et de Genjeric ses ancêtres. Ces misérables chefs de pillards à la croix de Genève conduisent leurs hommes à la curée armés de merlins et de haches. Ils vont briser le coffre-fort de M. Aubert qu'ils ont découvert scellé et caché dans la muraille. Après avoir pillé et bu son vin, ils lui volent pour trois cents mille francs de valeurs. Ces misérables de la 11^e ambulance ne soignent même pas leurs malades, ils envoient mourir à Corbeil un pauvre catholique de Düsseldorf, malade que M. le curé est allé visiter et consoler dans la maison de Sirot. Le canon retentit, le bruit des voitures est étourdissant, c'est un des plus durs supplices de ces jours néfastes.

Nous sommes depuis plus de quinze jours entièrement privés de toute nouvelle. Nous sommes dans un cachot bien fermé. C'est horrible cette solitude, cet abandon au milieu de l'ennemi. Nous sommes enfermés vivants dans notre tombeau.

Aujourd'hui 27 septembre on n'entend pas le bruit du canon. On dit que le roi de Prusse est à Paris, y négociant la paix. Je n'y crois guère. Ils ne croyaient pas attendre si longtemps, ni nous non plus. Mais ils comptaient sans les forts. Les forts sont une malédiction, ils ne sauveront pas Paris mais ils nous perdront voilà ce que nous ne cessons de répéter avec M. Nivoley.

Mercredi 28 septembre

Ciel radieux ! Pas un nuage ! Le canon retentit, donc on ne fait pas la paix.

M. le curé veut aller visiter son confrère de Crosnes M. l'abbé Musso. Il est arrêté à l'entrée du village : on ne passe pas. Deux argousins à brassard de Genève armés de sabre lui font rebrousser chemin. Il faut une permission du capitaine, cette espèce de chef de brigands botté et raide qui est installé chez M^{me} Dècle. Le curé vient lui demander le laissez-passer. Ce monsieur met trois heures à son déjeuner. Il est 12 h et demi, on ne pourra le voir qu'à 3 h. Le curé de Brunoy, plus heureux, a pu venir à Yerres.

On parle de la mort du prince Charles. Encore une histoire dont se repaissent de pauvres prisonniers dans leur *in pace*². Les bruits les plus exagérés circulent dans notre prison. On croit généralement ce qu'on espère. Hélas, je n'ai plus même d'espérance ! Ils accrochent partout leurs télégraphes. On a coupé deux fois le fil à Brunoy. A la troisième fois, on brulera les maisons voisines. Ceux qui coupent sont peut-être de Brie ou de Lyon qu'importe ! La justice teutonnes brulera les maisons voisines. Les innocents paient pour les coupables, voilà le nouvel évangile apporté par la Prusse, inauguré par le grand justicier, l'hypocrite Guillaume, ce mélange de Tartufe et d'Attila.

Le curé de Crosnes, un pauvre vieillard qui est dans cette paroisse depuis 1832 a été pillé et saccagé par le 10^e de Breslau le dimanche 18 7bre. Il était sorti un instant de sa maison quand ces misérables sont arrivés. Sa bonne l'avait abandonné. Les soldats, enchantés de ne trouver personne au presbytère coupent avec leur sabre les panneaux de la porte de la chambre du bon curé, brisant son secrétaire, forçant la commode et les armoires. Le curé arrive, ils le mettent à la porte. Ils lui ont tout volé, il ne lui reste plus de linge que la chemise qu'il a sur le dos.

En général, tous les curés sont restés par ici à leur poste ou y sont promptement revenus comme le curé de Villeneuve qui n'est resté absent que deux ou trois jours. Celui de Périgny s'était sauvé à Chartres, il est revenu au bout de dix jours en trouvant les Prussiens dans son presbytère, il s'est logé tout simplement dans sa sacristie. Le jeune curé de Santeny, l'abbé Soulier s'est sauvé dans le midi, son pays natal. Le vieux curé de Boussy, l'abbé Dabo, s'est fait enfermer dans Paris. Tous les autres sont restés. M. Chevallier, de Mandres, M. Musso, de Crosnes, M. Muret, de Brunoy, M. Riton, de Montgeron, M. Granger, de Villeneuve, M. Parent, de Boissy, Limeil et Valenton ont disparu. Ils étaient aux avant-postes. L'excellent abbé Roche, de Sucy n'a pas déserté son poste périlleux. En général les vieux curés ont montré plus de courage que les jeunes. Le clergé cependant a montré un meilleur exemple que les médecins que les maires surtout, pas un n'est resté à son poste dans nos environs.

A mon retour de Crosnes, je trouve un soldat prussien faisant le siège de ma porte. Aglaé qui l'a vu par le petit judas de la porte d'entrée du jardin ne veut pas lui ouvrir. J'arrive à temps. Ce chenapan qui écorche un peu le français veut absolument du vin. C'est sans doute une de ces vipères allemandes que notre Patrie a nourries naguère. Je lui dis qu'il n'en aura pas. J'ouvre la porte et je rentre chez moi, il veut profiter de la porte ouverte et entrer avec moi. Alors une lutte entre nous, je le repousse et lui ferme la porte au nez. Je vais enfoncer la porte, me crie-t-il ! Et bien enfonce là et tu trouveras quelqu'un derrière pour te répondre. Après quelques tentatives contre la porte, la trouvant trop solide et le système d'intimidation ne lui réussissant pas, il se retire. Je l'ai échappé bel. Si je lui avais donné du vin, j'étais perdu, tous seraient venus l'un après l'autre et quand il n'y aurait plus eu de vin, il leur en aurait fallu encore. Je n'aurais pu désormais dire la messe. Et puis après avoir bu le vin, ils m'auraient pillé toute ma maison. La fermeté m'a réussi, elle aurait pu me perdre. Dieu a été pour moi. Qu'il soit béni.

1^{er} octobre – Quel triste mois nous venons de passer ! La température a été magnifique. Cruel contraste avec notre position malheureuse ! Paris s'obstine à la résistance, la Prusse à l'attaque. On ne sait rien de ce qui se passe hors d'Yerres. Ciel pur et chaud 18 degrés. Le vent d'Est soulève la poussière et agite les arbres.

2 octobre – Dimanche- Les hommes viennent à l'église demander à Dieu avec leur pasteur la fin de la guerre. Celui qui devrait donner l'exemple et qui s'est fait le chef de la commune, pauvre imbécile qui se dit *libre penseur*, ne veut pas donner un exemple de religion. La guerre pour lui n'est pas un si grand malheur, à l'entendre, quand ce sera fini, les gens qui comme lui n'ont qu'un petit revenu seront plus à l'aise. Sa femme redit la même sottise. Quelle vanité satisfaite en cet homme ! Il prête à rire même aux Prussiens avec sa ceinture tricolore autour des reins on se demande s'il la quitte la nuit.

Je rappelle à nos hommes l'invasion d'Attila. Les prières de sainte Geneviève ont éloigné de Paris ce fléau de Dieu. Prions et Dieu éloignera aussi ce roi barbare, pour nous aussi le fléau de Dieu. Ces hommes qui en temps ordinaire ne viennent pas à l'église, en ce moment s'y tiennent très bien. C'est l'exemple qui leur manque.

² Lieu de réclusion de l'Église catholique romaine pour les ecclésiastiques, en fait une prison

Une chose curieuse c'est de voir tous les malheureux chats des maisons abandonnées, quand on sort ils vous suivent et viennent à vous avec un air suppliant et des cris plaintifs.

Il passe des convois et des hussards.

3 octobre - Le temps est d'une beauté ravissante mais nos cœurs sont tristes. Toul se serait rendu le 23 et Strasbourg le 27 septembre. Les Italiens sont à Rome. Un journal allemand de Versailles d'hier, tombé dans nos mains, nous donne de mauvaises nouvelles.

4 octobre

Quel ciel splendide et pur ! Ce matin je vais visiter neuf blessés français victimes de la petite bataille de vendredi à Choisy le Roi. Ils ont passé la nuit chez M. Thomas et repartent ce matin pour Corbeil ou pour Versailles. Ils sont tous blessés aux jambes. L'ambulancier qui les accompagne m'a paru très convenable, il m'a bien volontiers permis de les visiter. Il ne ressemble ni pour l'habillement, ni pour la tenue aux hommes à brassards qui se sont emparés du pays et ne soignent même pas leurs malades. Ils ne sont vraiment que des voleurs ou des brancardiers ; celui-ci est un véritable garde-malade. N'est-ce pas un Anglais ? Hélas dans notre profond dénuement nous ne pouvons rien pour nos blessés prisonniers. Comme ces soldats ont une triste mine à côté de ces prussiens vigoureux ! Ils doivent avoir beaucoup souffert. Leur personne amaigrie et triste représente bien les souffrances et le désespoir de la France.

6 octobre

Les ambulances partent précipitamment avec leurs voitures. Le canon gronde fort. L'automne commence. Il gèle

7 oct.

Le camp de l'avenue de La Grange est levé. Cavalerie et artillerie ont quitté le château de la Grange. Toujours un va et vient de voitures. Immense convoi de voitures de l'armée bavaroise. Les voitures des Bavares sont solides et ne ressemblent en rien aux laids chariots prussiens. Et toujours des voitures ! Quels approvisionnements ! Ça ne sent pas la Paix

Le canon gronde toujours, on le dirait dans la plaine de Villeneuve. Tous ces jours-ci, il gèle et il pleut. C'est l'approche de l'hiver. Des troupeaux de vaches, des voitures, des soldats, c'est encore un corps d'armée qui arrive sur Paris.

12 octobre - Triste journée, grondent le canon et la fusillade du côté de Maisons. Complète ignorance de ce qui se passe en ce monde depuis un mois. J'enterre la femme du jardinier de M. Caillebotte qui s'est brisé la tête en tombant dans son escalier, peut-être poussée par son mauvais sujet de mari. Nous sommes en des temps mystérieux. *Silent leges, agunt mali.*³

Le canon gronde d'une manière effrayante à coups redoublés. C'est le bombardement des forts sans doute.

13 octobre - Une nouvelle ambulance s'est installée chez M^{me} Dècle. Un sous-officier, fils d'un commerçant de Koenigsberg remplit la fonction de vagemestre et est complaisant. Il se charge d'une lettre ouverte pour la mettre à la poste à Versailles. Il désire aussi vivement que nous la fin de la guerre, tous ses frères et les commis de son père sont à l'armée, il n'aime guère Bismark. En général les Allemands des grades inférieurs et les simples soldats répètent : Napoléon capout, Bismark capout. Leur bon sens populaire est bien supérieur aux raffinements scientifiques dans l'ambition haineuse des officiers.

14 octobre - On réquisitionne tous les matelas et les lampes. Les Prussiens établissent des ambulances dans les maisons Dècle, Maigret, Brault, Caillebotte et à l'abbaye. M. le curé demande que l'on marque les matelas au nom des maisons où on les enlève. Mais Monsieur Gaudefroy et son commis Moucheux ne veulent pas se donner cette peine. Tant pis pour eux, dit le maître, fallait pas qu'ils s'en aillent. Il n'y a pas pareil despote à ces petits républicains quand une fois ils se sont emparés du pouvoir.

³ Citation latine incomplète : « *Silent leges : les lois sont muettes* » - « *agunt mali : ceux qui agissent mal ?* ».

Exemple le très libéral et libre-penseur Gaudefroy. Nous autres qui ne sommes pas libres-penseurs, nous n'avons pas la liberté de penser autrement que ce petit czar républicain.

On s'occupe beaucoup à former des ambulances. Ceux-ci m'ont l'air de véritables médecins. Le médecin-chef s'est installé chez M. Person, la maison est en assez bon état parce qu'elle a été gardée par le beau-père du jardinier.

16 octobre – Dimanche

Passe un régiment de Bavaois avec musique. Ils paraissent habillés de neuf. Leur vêtement bleu de ciel a quelque chose de gai comparé au bleu foncé des Prussiens qui les fait paraître noirs. Leur casque à grosse chenille noire n'est pas une belle coiffure. En négligé ils ont une casquette à visière, la casquette des Prussiens n'en a pas.

Défilé de chariots. Puis un convoi qui a bien quatre kilomètres de long composé de voitures de paysans mises en réquisition. Un homme de Leuville me reconnaît et m'aborde. Où allez-vous lui dis-je ? Nous ne savons pas, on a mis en réquisition toutes les voitures depuis Longjumeau jusqu'auprès d'Étampes. Ils vont sans doute ces malheureux à Nogent-l'Artaud, tête du chemin de fer de l'est, chercher des munitions pour tuer nos Français de l'armée de la Loire

17 octobre

Limet et Bourdin quittent le presbytère pour se réinstaller l'un au Château, l'autre à la ferme de la Grange afin d'y recevoir dit-on l'état-major du Duc de Mecklembourg.

Bourdin est guéri mais Limet dont la tête va assez bien est toujours infirme d'une main. Il a un doigt aux trois quarts coupé qui lui rend le travail bien difficile.

Je vais faire visite à deux Français blessés et prisonniers dans l'ambulance de la maison Maigret, un capitaine d'état-major, aide de camp du général de Bernis, M. Briois et un sous-officier chasseur, M. Martin, un provençal. M. Briois a trente ans, il a fait la guerre en Afrique où il a eu la mâchoire brisée d'un coup de feu. Il faisait partie du corps de de Failly et n'a pris part à la bataille de Woerth qu'en arrivant au moment du désastre de Mac-Mahon. Il a servi cet infortuné général pendant la retraite de Sedan, il a pu, en faisant un crochet en Belgique avec son général, échapper aux mains des Prussiens et revenir à Paris. Il est sorti une première fois à Châtillon où les nouveaux zouaves se sont mal conduits. La seconde fois qu'il est sorti, une balle lui a brisé le bras à deux endroits. C'était à Choisy-le-Roi à la fin de septembre. Il a d'abord été soigné à Boissy où il a rencontré le sous-officier Martin qui est devenu son compagnon d'infortune.

Il nous est arrivé depuis dimanche un régiment de uhlans qui ont leur état-major au château de la Grange. Il se sont emparé de toutes les écuries à la Grange à Yerres, à Concy, à Crosnes. Leur chef m'a dit qu'ils venaient ici pour peu de temps, sans doute jusqu'à la reddition de Paris a-t-il ajouté.

Nos maux ne font que s'accroître, les lanciers brisent tout par récréation dans les maisons. Rodolphe, le vagemestre me dit que ce sont tous les mauvais sujets de Berlin et de Francfort qui constituent ce régiment de uhlans volontaires. On le voit bien.

19 octobre -Temps sombre et pluvieux. Le canon se fait entendre. Les lanciers partent au galop. Pendant leur absence passage de pièces de canons et d'artillerie du 88^e tous très jeunes. Les uhlans reviennent. Ils font le carnaval dans les rues, dans les maisons ils brisent et saccagent ce qu'ils rencontrent. Ceux qui sont chez M. Joussetin, curé de Sainte-Elisabeth de Paris sortent dans le jardin de la cure mais se contentent de prendre ce qu'ils trouvent dans leurs mains et ne cherchent pas à rentrer au presbytère. À Crosnes ils ont trouvé les robes des sœurs et s'en sont affublés. Ici ils ont fait un mannequin représentant Napoléon III, l'ont attaché à une fenêtre et poussent des cris, des insultes sans doute à la France. Les graves professeurs allemands ont si bien enseigné à cette jeunesse la haine de notre pauvre pays ! C'est une partie de leur religion

23 octobre – Dimanche - Le pasteur protestant qui réside à la Grange et le major des lanciers sont venus hier me demander l'église pour leur office. Je n'ai pu refuser. Le pasteur fait son office après notre messe. Il dure jusqu'à midi. Augustin Degarne chargé de veiller sur l'Église me dit qu'on s'est bien tenu, très respectueusement. On n'a touché à rien. À l'église ce ne sont plus les mêmes hommes.

24 octobre - Un prussien est mort du typhus dans l'ambulance de la maison Brault. On entend le canon. Ce soir magnifique aurore boréale vers 8 h. La première pensée c'est que Paris brûle, ce sont des vastes incendies, mais en examinant avec attention on voit que c'est plus à droite. C'est magnifique. Il y a trois parties enflammées qui tombent perpendiculairement du ciel sur la terre. Le reste du ciel est très pur, ces trois bandes seulement sont rouges de feu et au milieu de ces flammes des rayons bleus montaient de l'horizon au zénith. Longtemps j'ai contemplé ce magnifique spectacle. Est-ce le présage de l'incendie de Paris ou l'annonce des torrents de sang qu'une grande bataille va faire couler dans ses murs.

Je rentre dans ma maison le cœur attristé : mes pressentiments ne me trompent jamais.

25 octobre - On dit que Bazaine a capitulé devant Metz mais nous ne le croyons pas parce que c'est une nouvelle prussienne. Cependant les nouvelles prussiennes sont toujours vraies, les nôtres toujours fausses. Mais comment croire que toute une armée française est assez lâche pour ne pas rompre les lignes prussiennes à quelque prix que ce fût.

27 octobre - Les Prussiens emportent avec des voitures tout ce qui se trouve dans les cachettes de Peloban, peut-être, Meunier, Leguay, Couteau et autres. On a placé une sentinelle pour régulariser sans doute le pillage qui se fait dans ces maisons. Un uhlan monte la garde pour contenir l'avidité des hommes à brassard pour les liquides qui sont cachés là en abondance. Cependant les lanciers continuent par les maisons leur sac et leur pillage. Ils sont très adroits pour découvrir les cachettes.

28 octobre - Bruit français d'avantage remporté par Bazaine, je n'y crois pas. Les Prussiens disent au contraire que Bazaine s'est rendu avec 120 000 hommes dont 20 000 malades et blessés.

Tous ces jours le canon a grondé, il tonne si fort aujourd'hui qu'il fait vibrer les vitres.

31 - Je m'ennuie à mourir ! Le temps est bien triste, il pleut, à 8 h on ne voit pas clair – où est l'armée qui fera lever le siège de Paris : Oh Mac-Mahon, Mac-Mahon il fallait battre retraite sur Paris et ne pas aller à Sedan, avec cette armée nous pourrions avoir l'espérance. Mais hélas, on n'invente pas des armées et des armements. Plus tôt les forts de Paris cèderont, mieux vaudra pour notre pauvre France, que personne ne peut les empêcher de ravager et de détruire. Les Parisiens ne voient qu'eux, mais la faim tôt ou tard les domptera bien. Mr Briois m'a dit qu'on avait déclaré à l'État Major des vivres pour 65 jours, en voici déjà 45.

1^{er} novembre - J'avais toujours pensé que tout serait fini pour la Toussaint, je me suis trompé. Il nous est revenu des fuyards : Cureau, Chaponnay, Curatet, Houdard, Hippolyte Vast et autres qui eurent le bonheur de ne pas s'enfoncer dans Paris. Hélas ! parmi ces derniers quels sont ceux que nous reverrons ?

Il meurt toujours des Prussiens du typhus. Il en est mort deux qui sont catholiques, le chef de l'ambulance vient me prévenir, je les enterre.

5 novembre

On dit que cela va mal dans Paris. Il y a eu des émeutes. Le mobile a délivré Trochu des mains de Flourens et consorts.

9 novembre

Départ des lanciers et des télégraphiers (*sic*), ces derniers habitaient le haut du village. Ils s'en vont vers la Loire.

Défilé de troupes d'infanterie avec des canons, venant dit-on de Metz. Le capitaine Briois me fait remarquer le bon état et la bonne tenue de ces troupes qui viennent de tenir un siège de deux mois. Nos troupes étaient loin d'être en aussi bon état de tenue et de discipline au commencement de la campagne. Aussi le capitaine ainsi que M. Nivoley et M. le curé n'ont aucune espérance. Le canon gronde toujours.

11 novembre - Un jeune jésuite du Nassau visite les ambulances, il arrive du camp devant Metz, il n'est pas bien accueilli dans les hôpitaux prussiens. Un jésuite c'est pour eux une espèce de Français.

12 - Visite des curés de Mandres et de Brunoy. L'abbé Chevallier a bonne espérance d'une délivrance. Il assure que jeudi nous avons battu les Bavares du côté d'Orléans. Toujours le bruit du canon et des voitures.

M. Briois nous dit que les forts tirent du canon pour faire plaisir aux Parisiens et les amuser, mais sans espoir de succès.

M. le curé obtient de M. Gaudefroy que l'on creuse une immense fosse commune dans le terrain réservé aux non-catholiques dans le cimetière. Le médecin prussien l'avait compris avant Mr Gaudefroy.

16 novembre - Passent des grands bateaux en tôle et en bois et puis force matériel. Un défilé de troupe comme dans les premiers jours. Ce sont sans doute les soldats du siège de Metz qui leur arrivent. Il est trop tard maintenant pour rompre le blocus de Paris. Rodolphe me dit que dernièrement on l'aurait pu, mais maintenant c'est impossible. L'armée de [Frédéric-Charles](#) arrive.

17 -

Voilà aujourd'hui qu'il nous faut loger un train d'artillerie. Elle ne fait que coucher et repart le lendemain matin par un épais brouillard.

19 -

Rumeurs d'avantages remportés par notre armée de la Loire. On établit une ambulance au château de la Grange. Je ramasse une pendule dans la neige à l'entrée de mon passage sous les tilleuls et puis une autre chez M^{me} de Grivel. On a voulu enlever les mouvements, ce qu'ils font d'ordinaire, mais on n'a pas réussi.

22 novembre - On dit que M. Du Taillis est mort à Paris

23 novembre - On affiche une ordonnance du sous-préfet prussien de Corbeil au sujet de la levée en masse. Sévérités moscovites de ce décret. Ce peuple veut nous écraser. Ces lecteurs de la Bible sont sans pitié. Ils veulent nous traiter comme les Israélites faisaient des Amalécites Ils ne connaissent pas ce sentiment que les Français appellent générosité. Ce peuple n'a pas d'entrailles, pas de cœur, c'est un *vae victis*⁴ sauvage et féroce. On voit bien là la dureté protestante, le chrétien de l'ancien testament, de l'ère de crainte et non le chrétien imprégné de charité évangélique.

Je n'ai pas encore rencontré parmi tous ces Allemands un homme de cœur. Comme on nous avait trompés en parlant de la bonhomie de ce peuple. Il a les instincts sauvages, ils sont rapaces, grossiers, sans cœur, sans nobles sentiments, hypocrites et d'une saleté repoussante. Tels ils se révèlent à nous. L'un deux disait dernièrement à M. Nivoley : « *Nous voulons ruiner la France de manière à ce qu'elle ne puisse jamais se relever.* » Charmant et doux vainqueur !

30 novembre - Ce matin grondent le canon et la fusillade au-delà du bois de la Grange. On dirait à Boissy ou à Valenton. Feu incessant, il me semble que le bruit du canon se rapproche, la bataille avance vers nous. Effrayé je laisse là mon déjeuner et m'élanche dans mon jardin pour mieux juger. Le canon me paraît s'avancer rapidement vers Yerres, on le dirait dans la plaine de Crosnes. Les vitres retentissent. Nous allons nous trouver si cela continue dans la bataille. Les Prussiens nous disent qu'ils bombardent les forts. C'était le combat de Champigny. La canonnade a duré depuis minuit jusqu'à six heures du soir

2 décembre - Le thermomètre marque 6 degrés au-dessous de zéro. La canonnade a recommencé dans la direction de Boissy. Nous avons depuis deux jours trois escadrons de dragons de la garde Wurtembergeoise.

J'attends deux heures dans le cimetière par un froid horrible pour enterrer deux morts de l'ambulance de la Grange, un prussien et un pauvre sous-officier français. C'est pour le Français que j'attends. Pendant ce temps il passe au galop dans l'avenue de la Grange des canons qui paraissent se diriger vers le lieu du combat. Que Dieu protège les nôtres ! Mais des officiers d'ambulance qui reviennent avec une voiture des environs du combat nous disent que l'affaire est finie et que les Français rentrent dans Paris.

⁴ *Malheur aux vaincus*

4 décembre - Bonne soirée ! Ce soir un Prussien m'apporte une lettre, la première depuis bientôt trois mois, une lettre de Versailles de mon ami Tournemire. Je la dévore des yeux. Je la baise. J'aime à la relire, les larmes me viennent dans les yeux. Par la poste prussienne, cette lettre en réponse à la mienne est venue vite. Hélas ! C'est que Versailles et Yerres sont maintenant en pays prussien. Quel bonheur que cette lettre d'un ami qui vient m'apprendre que l'on vit encore en dehors de mon tombeau.

5 décembre - Je suis entré aujourd'hui chez M^{lle} Minel. Quelle dévastation ! Pauvre maison où l'on a toujours aimé à faire le bien ! Les maudits ! Dans quel état de ruine et de destruction ils l'ont mise ! J'ai pleuré en sortant tant j'étais ému, je ne veux plus y rentrer. Rien ne fait mal comme de voir ces maisons vides, en désordre, pillées, saccagées. C'est affreux, non seulement je n'ose pas y entrer, je détourne les yeux pour ne pas voir quand je passe dans les rues.

6 décembre - Il nous arrive 3 000 hommes d'infanterie, Poméraniens et Polonais. Nos malheurs ne font que s'accroître. On prend l'école des filles pour y établir le poste. Je sauve ce que je puis de ce qui reste du mobilier des sœurs.

7 décembre - L'aumônier de l'armée polonaise est venu ce matin dire sa messe, ce soir il me fait visite ; il m'assure que notre armée de la Loire est battue. 1 000 morts, 6 000 blessés et 20 000 prisonniers. Encore un désastre. La main de Dieu est bien lourde pour nous.

8 décembre – jeudi : Immaculée Conception

Après ma messe, l'abbé Mouravietz dit la sienne. 1 500 Polonais y assistent. Prédication en Polonais. Je suis resté à cette cérémonie catholique. Les protestants font ensuite leur office évangélique. Deux ministres. Le nouveau ministre en chef se nomme Hildebrand. Il y a ensuite de ce service 4 à 500 « *communiquants* » selon son expression. Je lui demande pourquoi il a choisi ce jour pour cette cérémonie. Il me répond qu'il a pris ce jour parce qu'il était prêt et qu'en temps de guerre les soldats doivent toujours être préparés pour la mort. Il paraît indigné de l'impiété des soldats français qu'il a vu, dit-il, mourir durant les batailles autour de Metz sans aucun sentiment religieux. Je dois le dire, les soldats de cette armée poméranienne si dure à la guerre, se tiennent les uns et les autres religieusement à l'église, les catholiques surtout pieusement. Ils sont polonais. C'est encore là un trait de la fausseté et de la perversité prussienne. Ils font la guerre au nom du principe des Nationalités et se servent des malheureux Polonais pour nous arracher l'Alsace et la Lorraine. Je le fais observer à l'aumônier prussien, il me répond avec aplomb que nous autres nous leur faisons la guerre avec des troupes africaines. Mais nous ne faisons par la guerre à la Prusse au nom des Nationalités.

On fait entendre à ces pauvres Polonais que la guerre de France terminée, Guillaume rétablira le pape à Rome. L'abbé Mouravietz le croit. Tous les moyens sont bons à l'infame Bismark pour détruire la France. Hildebrand ne m'en fait-il pas un homme profondément religieux, s'il le croit, il est bien simple, s'il ne le croit pas, lui aussi est un fourbe ce qui pourrait bien être. Car tout Prussien lettré est un Bismark. Hildebrand ose me dire aussi que Guillaume rétablira la Pologne. Paris est une Babylone qui sera détruite. Puis il propose Frédéric-Charles pour roi de France. Ces hommes-là ont des idées qui nous renversent. C'est l'orgueil d'un succès inespéré qui les rend fous.

9 décembre - Il neige. Passent des prisonniers français.

Ils ont arrêté aux Camaldules dans sa maison, un garde forestier du Prince de Wagram, Baptiste Lefort. On a trouvé sur lui un pistolet. C'est un cas grave. Peine de mort d'après leur code sauvage. Il prétend qu'il avait ce pistolet dans le dessein de tuer un lapin. Je le crois capable de prendre un Prussien pour un lapin. Je vais tâcher de le voir et de le tirer de là. Il est prisonnier au poste.

J'ai obtenu la faveur de voir Lefort. Je l'ai consolé. Tous les soldats du poste me regardaient curieusement mais avec respect.

10 - Lefort apprenant qu'on veut le fusiller s'est donné un coup de couteau. Je vais chez le major avec M. Gaudefroy. Ce major qui occupe la maison de M. Klein, un Prussien malgré lui, nous reçoit bien,

quoique familièrement. On fera un rapport et on jugera Lefort. Après trois jours passés au poste sur la paille, à la prière de M. le curé, Lefort obtient sa grâce.

Cependant il nous est revenu des émigrés. On apprend que la petite vérole sévit à Paris sur les réfugiés. M. Nivoley a reçu d'Arpajon une lettre venue par ballon. M^{lle} Augustine Marius Joron, qui écrit, va bien, elle a vu d'autres familles, les Pommier par exemple qui vont également bien.

12 Xbre – MM. Briois et Martin que je voyais tous les jours partent pour l'Allemagne. On croit que malgré la rigueur de la saison ils pourront supporter le voyage.

Augustin Degarne m'a dit ce matin à la sacristie un mot qui m'a frappé au sujet de la tenue des Allemands à l'église : « *Monsieur si le bon Dieu est pour ceux qui le prient le mieux, il ne peut pas être pour nous.* » Il est émerveillé de la tenue silencieuse et pieuse de tous ces hommes qui encombrant l'église de leurs rangs si serrés qu'il est impossible d'y pénétrer. Ils sont bien 1 500 catholiques, malgré le froid les portes restent grandes ouvertes afin que ceux qui n'ont pu entrer puissent assister de dehors au Saint Sacrifice. Ils font de la musique avec des instruments de cuivre mais j'aime mieux leurs chants. Les protestants chantent aussi très bien, je les entends de mon jardin.

Ma position devient de plus en plus triste. Ma bonne Aglaé est tombée malade. C'est l'air du typhus qui l'a atteint. Le docteur Llosa qui est resté à Brunoy vient la visiter. C'est une fièvre typhoïde, ce sera très long.

M. Lheureux est venu trouver en vain le général qui loge dans la maison Anquetil pour lui demander la grâce de son vicaire, prisonnier dans sa chambre depuis un mois. Il faut qu'il parte pour l'Allemagne. On l'accuse à tort d'avoir coupé un fil télégraphique et d'avoir conservé des armes chez lui.

J'enterre un pauvre soldat français de l'ambulance de la Grange, un blessé de Champigny. Je suis allé les voir tous ces malheureux blessés français, il y en a 25 à la Grange. Un capitaine corse m'a paru bien découragé, il a un grand mépris pour notre armée, pour ceux qui la dirigent depuis quelques années et pour Napoléon III.

Je suis souffrant. Si je tombe aussi malade, qui nous soignera et gardera la maison ? Je passe la plus grande partie de la nuit dans un fauteuil pour veiller la malade. Je n'ai plus de bougies depuis longtemps mais il me reste des cierges. Je veille avec un cierge allumé. C'est sépulcral.

17 Xbre

L'aumônier catholique prussien (ce n'est plus Mourovietz, il est aux avant-postes avec le 54^e), l'aumônier dont le plus nombreux du troupeau est à Villecresnes me demande 120 petites hosties pour faire communier ses ouailles. Ces gens communient, protestants et catholiques, et toute la journée ne font que des œuvres de haine contre des innocents ! Tout est faux dans ce peuple. Peut-être leur a-t-on persuadé que c'est faire œuvre pie que de détruire les Français, ces philistins, ennemis du Peuple de Dieu, le très saint peuple allemand du très dévot Guillaume, l'ami de Dieu et l'exécuteur de ses hautes volontés.

Les Poméraniens pendant ces tristes journées de décembre continuent le sac du pays. Le canon ne cesse de gronder. Je suis devenu garde malade. La maladie suit son cours avec des alternatives de mieux et de pire. M. Llosa vient exactement tous les jours. C'est une nouvelle épreuve pour moi.

Les Poméraniens de la première garnison nous reviennent des avant-postes. Ils sont très nombreux. Ils sont toujours plus méchants quand ils reviennent. Il fait bien froid, 9° au-dessous de zéro. Les ambulances regorgent de malades. Les 800 lits sont remplis. Il y a environ 4 000 soldats ici sans compter les ambulances. Ils font la guerre au bois, les immenses chantiers de Monsieur Berne et Iréné Joseph disparaissent rapidement. J'ai entassé mon bois dans mon escalier pour le soustraire au pillage.

25 Xbre

Il gèle très fort. Les Prussiens ont fait beaucoup de bruit autour de leurs arbres verts qu'ils ont plantés partout dans les maisons. Ils ont célébré Noël par l'ivresse. Triste Noël. Hildebrand et Mourovietz sont revenus. Décidément le 54^e vaut beaucoup mieux que le 9^e.

31 Xbre

La gelée et la neige ont continué à sévir. Les Prussiens et les Polonais font la fête à l'église. On allume tous les lustres. Les protestants commencent leur cérémonie à 4 heures, elle dure jusqu'à six. alors arrivent les catholiques présidés et prêchés par l'abbé Mourovietz. J'assiste au salut des catholiques à genoux au pied de l'autel. L'église est comble, elle n'a jamais vu autant d'hommes recueillis prier à la fois. Je pleure pendant tout le temps de la cérémonie. Je pense à la France. Tant d'hommes réunis qui prient Dieu ! c'est touchant ! Mais hélas ! ils sont nos ennemis. Nous sommes pourtant eux et nous les enfants d'un même père ! Ces divisions, ces haines entre peuples chrétiens viennent certainement de l'esprit mauvais de Satan. Ces malheureux ! ils remercient Dieu de tout le mal qui leur a été donné de nous faire – ils en ont usé. Pour nous qui ne connaissons plus Dieu, quelle désolante fin d'année !

Il fallait donc cette invasion pour que ma pauvre église regorge de chrétiens priant Dieu ! Toutes ces tristes pensées m'accablent, je demeure comme anéanti au pied de l'autel. Il faut qu'il y ait aussi des Juifs et des impies parmi eux, car pendant ces deux cérémonies j'ai entendu briser en miettes les dernières planches de Monsieur Chantre.

Pauvres Parisiens ! Pendant ces prières on entend toujours le bruit lugubre des canons. Ils semblent appeler à leur secours le reste de la France, mais qui veut aller secourir Paris, se faire tuer pour cette triste métropole des révolutions ?

La voici finie la triste année 1870 ! Elle comptera parmi les plus malheureuses de la France. Les vainqueurs eux-mêmes en conserveront un amer souvenir. En Allemagne comme en France, que de larmes versent les mères, les veuves, les fiancées.

1^{er} janvier 1871

Que Dieu bénisse cette nouvelle année qui commence si mal et nous dédommage de nos maux passés et reçoive nos souffrances en expiation de nos péchés.

Les Prussiens polonais ont commencé religieusement l'année, ils sont venus en foule à la messe de leur aumônier, nos Français ne sont pas venus à la mienne.

2 janvier

Les ennemis ont fait grand bruit toute la nuit, ils partent tous ce matin, les uns disent pour la Loire, d'autres pour aller combattre Garibaldi en Bourgogne. Nous voilà encore une fois débarrassés, mais nous avons toujours toutes les nuits les étapes de train allant et revenant de Versailles à Nogent-l'Artaud. Ils viennent de Versailles avec des voitures vides allant charger à Nogent et plus tard à Lagny (quand les Prussiens ont pu rétablir le chemin de fer de l'Est jusque-là, et dans ces voitures ils emportent tout ce qui leur convient, le chemin de fer s'en charge ensuite et transporte nos dépouilles en Allemagne. Les Juifs qui en foule suivent cette armée savent très bien choisir les objets de valeur.

Je profite du peu de tranquillité dont nous jouissons pour sauver le reste du mobilier mutilé des sœurs, on le porte dans la sacristie, j'ai déjà porté toute leur literie moi-même dans les combes de l'église. Il était temps.

3 janvier - Les Bavares arrivent dans l'après-midi, ils arrivent de Montlhéry harassés de fatigue. Ils viennent des combats des environs d'Orléans. Un officier supérieur à cheval s'arrête devant l'église me demandant le chemin de Villecresnes. Je lui parle avec liberté. Je lui dis que les Bavares se repentiront bientôt d'avoir fait la guerre aux Français qui les aimaient. Après quelques paroles bienveillantes échangées de part et d'autre il me dit que toute cette guerre se fait pour une idée allemande. Il se trompe, c'est pour une idée prussienne. Quels moutons que ces Allemands ! Les Bavares se montrent méchants, je les croyais bons. Ils se mettent à briser les meubles, les portes, les contrevents, les persiennes pour se chauffer et pillent ce qui peut avoir échappé à l'âpre convoitise des Prussiens. Ils s'emparent des fours et du pain. Deux fois on vient chez moi pour me faire loger le colonel. Je déclare que je n'ai qu'une chambre à donner, qu'elle est occupée par une personne malade de la fièvre typhoïde. Ce mot leur fait peur, on leur avait dit la même chose à la mairie. Ils me laissent tranquille. À quelque chose malheur est bon.

4 janvier

Il gèle fort. Ce matin à la messe, des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, elles sont quatre qui desservent une ambulance prussienne dans la maison de Caillebotte. La supérieure, femme d'une éducation distinguée est de Lausanne, une autre est du Luxembourg, les deux plus jeunes sont polonaises. Elles ont suivi un corps d'armée venant du pays qu'elles habitent, la Silésie je crois, et assistent à toute la campagne.

Les Bavaois nous ont affamés. Depuis deux jours je manque de pain, je vais en demander à l'ambulance des sœurs. Je rapporte un morceau de pain caché sous mes vêtements.

Deux officiers barbus, en casquette et en bottes entrent chez moi et me disent qu'ils sont les aumôniers du corps d'armée bavaois (je ne l'aurai pas deviné, les aumôniers prussiens portent l'habit ecclésiastique). L'un est M. Meyer, aumônier du régiment à Ingolstadt, l'autre M. Meissner, chapelain royal à Munich, ce dernier parle français. Ils se sont installés dans la maison de M. Tugat rue de l'asile et pensent y rester jusqu'à la fin de la guerre, toujours même absence de cœur parmi tous ces Allemands, même parmi les prêtres.

5 - Le thermomètre est descendu en dessous de 12 degrés. Le canon gronde encore plus fort et plus souvent que les jours précédents. C'est un épouvantable bombardement.

6 - Les Bavaois se font détester. Leurs aumôniers ne quittent par leur casquette pour dire la messe, ils sont en capote et en botte sous leur aube ! On se plaint beaucoup des Bavaois. On dit qu'ils sont pires que les Prussiens. Ils ricanent bêtement, ils sont niais, méchants et destructeurs à l'excès. Des gens pour lesquels la France se serait battu !

Qui se doutait parmi nous que tous les Allemands nous détestaient et nous jalousaient à ce point ?

7 janvier - Je fais visite aux aumôniers bavaois. Ils se moquent du roi de Prusse et de ses momeries piétistes. Je les fais beaucoup rire en appelant Bismarck le fils de Satan. Ils parlent de Guillaume qui croit avoir des révélations – ou dis-je il a des révélations de l'Esprit mauvais qui aime à semer la haine parmi les hommes. Son organe c'est Bismarck, l'auteur de tous les maux des Bavaois et des Français.

8– Dimanche - À la messe de l'aumônier, 30 à 40 Bavaois, à la mienne 25 à 30 faibles catholiques. Les Bavaois, ces Français de l'Allemagne comme les appellent les Prussiens.

9 janvier - J'avais demandé l'autorisation de faire l'école à quelques enfants, le commandant des Bavaois refuse. Il veut me mettre à l'épreuve de l'obéissance à l'autorité allemande. Il s'informe plus tard pour savoir si j'ai ouvert l'école. Cet imbécile réside à l'Abbaye, chez M. Blazy. En général, les Bavaois catholiques soit manquent d'éducation, soit grossièreté native, sont moins convenables pour le prêtre que les Prussiens protestants. Ils ne sont pas plus mauvais sans doute, mais ils sont moins hypocrites.

Yerres regorge de Bavaois. Un capitaine mort est conduit au chemin de fer à Lagny, de là on l'expédiera en Allemagne.

11 - Après la visite de M. Llosa qui vient tous les jours voir ma malade, je vais au cimetière. Le carré destiné aux non-catholiques et dont on a fait une énorme fosse commune est plein de Prussiens. Nous pratiquons une brèche au mur afin de faire au dehors dans le terrain destiné à l'agrandissement du cimetière, deux fosses communes, une pour les protestants le long du bois, continuant à l'extérieur la fosse de l'intérieur ; l'autre pour les catholiques à gauche de la brèche. C'est un pauvre blessé français qui prend la première place dans cette dernière, un alsacien des environs de Belfort.

M. Prudent Gaudefroy a mis en réquisition les hommes du village pour abattre du bois pour les bavaois dans les propriétés du comte Du Taillis auprès du cimetière. Je vais les voir, je les trouve se chauffant en cercle autour d'un feu qu'ils ont allumé. On leur paie leur journée, ils abattent un peu de bois, en emportent le plus qu'ils peuvent. Gaudefroy a ainsi réglé les choses dans son atelier national. Ils paient leur pain à la mairie ; avec l'argent le dimanche on leur paie leur journée à raison d'un franc 25c. C'est un cercle vicieux car on ne paie pas la farine à M. Chaudé, le meunier, et quand arrivera la paix, la municipalité devra une énorme somme d'argent au meunier, l'ami intime de M. Prudent.

Les ambulances sont toujours tenues par les Prussiens. Les Bava­rois derniers arrivés font une ambulance provisoire dans la classe des sœurs et attendent que les malades prussiens puissent évacuer et leur livrer un hôpital.

12 - L'abbé Chevallier vient me voir et m'apprend que les Prussiens ont trouvé ici dans une cachette 30 à 40 mille francs. C'est un officier du train qui lui a dit. Je n'y veux pas croire mais j'en parle à M. Gaudefroy. On nous l'avait caché ! en effet il m'annonce que le major de Poméranie lui a montré pour une valeur de 17 000 francs d'obligations au porteur trouvées dans une cachette sous un tas de charbon de terre. Hélas ! tout le monde n'est pas honnête à la mairie.

Bourneaux et sa femme sont revenus à pied de Bercy. Ils ont passé la Seine sur la glace.

14 - J'ai sauvé la grande et longue table que j'avais donnée aux sœurs. Je la fais porter dans la sacristie. Je suis autorisé à faire l'école à une douzaine d'enfants, garçons et filles.

Un ministre protestant vient me demander l'église pour l'exercice de son culte demain. Je refuse, il y a très peu de protestants parmi les Bava­rois. Ils se réuniront à la mairie. Ce ministre est un voleur, il a volé la voiture de ce pauvre Fevelas, boulanger.

15 janvier – Dimanche - Messe bava­roise à 9 h. La mienne à 9 h 1/2. L'église aux deux messes est pleine de Bava­rois, mes paroissiens absents. On enlève les charpentes du vieux pont pour les brûler, on finira par enlever les solives et les poutres des maisons abandonnées. Quelles ruines ! Quel désastre ! Pauvres châteaux, pauvres villas, pauvres chaumières.

16 -Un père rédemptoriste de haute stature est venu de grand matin dire sa messe, il est déjà venu ici, il réside ordinairement à Lagny ou à Meaux, il vient confesser les religieuses de Saint-Vincent de l'ambulance Caillebotte. C'est le seul homme qui m'ait témoigné des sentiments de pitié pour nos malheurs. En général les Prussiens, les Allemands prêtre ou laïques, m'ont paru sans cœur. Je lui témoignai ma reconnaissance et en même temps mon étonnement de ses sentiments de sympathie. Je lui demandai son nom pour le conserver comme un doux souvenir dans ces tristes jours. Bertrant, me dit-il ! Mais c'est un nom français. Oui je suis né à Anvers d'une famille française. J'habite ordinairement Trèves. Je lui sautai au cou et l'embrassai en pleurant. Ah ! mon père vous avez du sang français dans les veines, je le sentais, votre cœur est français et non allemand, vous avez des sentiments généreux. Jamais je n'ai trouvé rien de semblable chez vos compatriotes. Les Allemands n'ont pas de cœur. Ce peuple barbare après avoir vaincu et jeté à terre son ennemi ne lui tend pas la main comme ferait un français en pareil cas, non, il cherchera encore à piétiner sous sa lourde botte son ennemi renversé. Laissons faire Dieu me dit-il. Oui laissons à la Providence Divine la punition de ces passions inhumaines et inexorables. Pour moi j'en ai la conviction, Dieu après nous avoir châtiés brisera un jour son fouet et son fléau.

17 janvier

Le canon ne cesse de gronder nuit et jour et de faire retentir les vitres des maisons. Cette maudite nation veut donc écraser Paris. Guillaume, *Beatus quid senobit et alli det pueras tuam ad quetum*⁵ (orthographe approximative), tu ne connais pas l'Évangile, la bonne nouvelle d'amour mais tu connais l'Ancien Testament, je t'applique ces paroles du psaume. Misérable qui excite entre deux peuples voisins une haine qui durera plus d'un siècle peut-être et qui entraînera tant de maux pour les Français et pour les Allemands. Que tout ce sang retombe sur toi et ta postérité et aussi sur ton infernal ministre et sa race.

18 - Le dégel continue et aussi le bombardement.

19 - Toujours le canon. On s'est battu à Montretout et à Buzenval sans succès.

⁵ La référence la plus probable est une phrase du psaume 136 :

Beatus qui tenehit et allidet parvulos tuos ad petram.

(Heureux celui qui prendra tes petits enfants et qui les brisera contre la pierre)

20 - Je reçois par la voie allemande une lettre d'Ostende de Madame Jules Blazy. Elle est inquiète pour sa maison et sa filature. Je lui réponds immédiatement par la même voie pour la rassurer. Filature intacte, maison relativement assez épargnée grâce un gardien allemand.

21 janvier - Jour néfaste. De ce jour mauvais datent depuis 75 ans tous les malheurs de la France. De là, 93 avec ses horreurs, les guerres, les révolutions, les dictatures, les républiques. Si nos pères avaient accueilli avec modération le gouvernement progressif et constitutionnel de Louis XVI, s'ils avaient su développer avec accord et sans violence les nouvelles lois de liberté et d'égalité, à quel degré de puissance, de force et de richesse serait parvenu le pays. Mais le sang du roi martyr, en ébranlant la société française jusque dans ses fondements, nous a légué tous les malheurs qui accablent son peuple en proie aux divisions, qui n'a plus de boussole, plus de Dieu, plus de foi commune. La Convention a indigné et irrité tous les peuples contre nous. Napoléon les a vaincus mais il a semé, par ses victoires, les germes de haine qui nous accablent aujourd'hui.

Faux bruit de la capitulation de Paris que font courir les Bavaois.

23 - Deux régiments de Bavaois s'en vont aux avant-postes, d'autres reviennent. Je fais toujours l'école dans la sacristie.

24 Arrivée de nouveaux Bavaois, tumulte, nous voilà encore pris d'assaut. Ils cassent, ils pillent. Il y en a qui grimpent sur le mur qui sépare le presbytère de Degamory et là, debout, regardent s'ils peuvent piller chez moi. Je me montre, après m'avoir regardé effrontément, ils finissent par disparaître. À peine rentré, je remarque un casque à chenille qui erre dans le jardin. Je descends lui ouvrir la porte. Quelques instants après, Dragon, mon chien terre-neuve aboie. J'en trouve quatre derrière la maison descendus par le mur qui me sépare du jardin de Chantre. Je réussis à les mettre dehors. Ces gens avides comme une bande de pillards au milieu de nos ruines, explorent, cherchent avidement ce qu'ils peuvent encore trouver à enlever. Pendant trois heures je monte, avec mon chien, la garde dans le jardin, par sa taille énorme et ses aboiements, il les contient et puis ils ont encore un certain respect pour mon habit.

J'ai bien froid à faire l'école dans la sacristie et mes enfants aussi. J'y ai fait mettre le poêle par Augustin, mais à la mairie on nous refuse du bois. Ce n'est pas qu'il en manque, là on se chauffe bien. Là on chauffe les gens qui vivent en fête avec l'ennemi. C'est une noce perpétuelle, là la table est toujours ouverte. Les soldats de l'intendance y pourvoient. Les gigots me sortent par les yeux me disait goguenard Bertrand le Prussien, parce qu'il sait bien que depuis longtemps, je vis de riz et de pommes de terre. Le café, le vin, les liqueurs arrosent tous les bons morceaux que les sous-officiers préposés aux vivres apportent à la femme prussienne qui vit en adultère avec Bertrand, dit le Marquis. Le garde champêtre Degarne et sa femme toujours ivre prennent part de ce joyeux banquet. Et dire que ces quatre personnes sont payées par le citoyen Gaudefroy pour mener cette agréable vie. Je n'ose rien dire car je crains ces gens de la mairie, ils pourraient me faire envahir par les Allemands.

Bertrand m'a déjà menacé parce que je ne les aime pas. Consignons ici par anticipation que quand le calme est revenu, cet homme qui avait à démêler des difficultés avec la justice s'est retiré à Paris avec la femme interprète, sa concubine ; arrêté par la police il s'est pendu dans la prison.

25 janvier – Les Bavaois continuent leurs ravages, brisent et brûlent tout. Les fils Houdard sont emmenés au poste où malgré mes démarches ils restent deux jours et deux nuits.

26 janvier - Toute la journée on n'entend que le bris de tout ce qui est en bois, meubles, portes, persiennes, parquets, chaises, fauteuils, etc.

Pas de canon.

Ces honnêtes Bavaois me volent mon bois dans le petit grenier. Je le fais enlever par Bournaux, ils lui ont volé sa montre à ce pauvre homme qui n'avait plus que cela en fait de meubles ; Les hommes que nous avons en ce moment sont pire que tous ceux que nous avons eu jusqu'ici ; ce sont de vrais sauvages. Nous voici revenus au temps des Huns, des Vandales et des Normands. Quel pas en arrière nous fait faire l'ambition prussienne.

27 - Deux officiers prussiens qui m'ont dérangé de mon école pour visiter l'église m'ont dit que Trochu a donné sa démission et que Jules Favre traite avec Bismarck. C'est bien possible, on n'entend plus le canon. Les Parisiens doivent être épuisés de vivre. Si seulement la paix n'est pas trop mauvaise... Les Prussiens sont bien durs.

28 janvier – Samedi- La neige vole. Une partie des Bavares s'en vont, disent-ils, à Paris. Il y a quelque chose d'extraordinaire, on le sent. Le colonel me fait demander la messe demain pour ses troupes et la permission d'y faire de la musique. J'accorde.

29 - Dès le grand matin, le tambour se fait entendre. Grand bruit d'hommes qui vont et viennent. Où vont les Bavares ? Le bruit s'accrédite de la capitulation de Paris. Toutes sortes de bruits circulent. Le 1^{er} aumônier bavarois, M. Meyer m'assure que Paris a capitulé. Les soldats crient « *Paris Capout* ». Ce doit être vrai.

30 janvier - La neige couvre la terre. Comme j'étais en visite chez Monsieur Nivoley, arrive M. Fabre, notaire à Brunoy, le sac de voyage sur le dos. Il part à pied pour Paris. C'est quelque chose d'insolite. Paris ouvert ! Nous lui souhaitons bon voyage. Il va voir sa jeune femme enfermée dans Paris depuis 5 mois. On dirait un touriste, qui dans les montagnes, va faire une excursion.

31 janvier - Allons voilà MM. Pirolle, notaire, Denombré, pharmacien, Muret, curé de Brunoy qui partent avec une voiture pour Paris ! c'est un progrès, hier on n'y allait qu'à pied. Quelle détente ! Il semble que nous allons enfin sortir du tombeau où depuis si longtemps nous sommes ensevelis vivants ; Mais que ces émotions sont tristes, profondément tristes ! Ces messieurs emportent ma lettre pour la sœur d'Aglaé afin qu'elle vienne à son secours soigner la malade.

Cette pauvre Marie Foucault perd la tête. Elle s'était sauvée avec son père et sa mère du côté d'Orléans, ils se sont trouvés au milieu de la bataille. Marie, cachée dans une cave, a éprouvé de telles émotions que sa raison a été ébranlée. Les voilà revenus ! les pauvres gens ne retrouvent plus rien dans leur maison. M. Nivoley leur prête de quoi se coucher. Marie ne survivra pas, elle mourra cet été victime de cette affreuse guerre.

1^{er} février - De tristes nouvelles nous arrivent par les premiers émigrés qui reviennent, ils sont morts en grand nombre nos pauvres réfugiés à Paris.

2 février - Tout à coup un bruit extraordinaire se fait entendre, je n'en puis douter, c'est le sifflet du chemin de fer que je n'ai pas entendu depuis 5 mois. J'ouvre précipitamment la fenêtre pour goûter tout à mon aise ce bruit qui me fait tressaillir de joie. C'est un train de ravitaillement pour Paris.

3 février - Viennent de Paris visiter ce pauvre Yerres, MM Monnot, Brault, Persant, Émile Caron père et fils, Labarre, Albert Pommier, Blazy, Féron, etc.

Constatation par ces messieurs des affreux saccagements de l'armée prussienne. Ils ne trouvent plus dans leurs délicieuses villas et maisons de campagne, que des ruines, des débris et de dégoûtantes ordures. Prussiens et Bavares ricanent entre eux en voyant la surprise de nos Français à la vue des maux qu'ils ont faits. Chez M. Brault j'ai une altercation avec un médecin d'ambulance. Je racontais devant ce Prussien les destructions des maisons des Camaldules et l'étonnement de M. Caron à la vue des ruines et du pillage de sa belle maison de campagne. Le récit de nos maux fit rire aux éclats le médecin prussien. « *Cela vous fait rire, Monsieur ?* lui dis-je - *Je suis bien libre de rire si cela me plait !* »

« *Oui, Monsieur, vous êtes libre de rire de nos maux mais je suis libre aussi d'en faire la remarque et d'apprécier vos sentiments.* » J'allais lui dire de dures vérités, M. Brault me fait signe. En effet, il arrive de Paris, il se fait petit chez lui, il croit que par ses politesses il adoucira la sauvagerie des vainqueurs et qu'ils épargneront ce qui reste dans son château. Il ne les connaît guère. Malgré l'armistice, ils continuent à détruire, à briser, à maculer tout ce qu'ils ne voleront pas.

On me raconte qu'à Paris des journaux ont écrit que j'avais été fusillé, d'autres taillé en pièces, on les excitait avec toute sorte de mensonges.

Il nous est mort à Paris pendant le siège quarante personnes. Un seul homme a perdu quatre enfants et sa femme. La plupart sont morts de la petite vérole.

Il faut voir l'admiration des Parisiens pour notre pain blanc. À ceux qui retournent nous leur donnons tout ce que nous avons, ils l'emportent joyeux à leur famille.

5 février - Tous nos pauvres habitants viennent de Paris visiter leurs maisons. Ils ne peuvent même pas s'y installer, les Bavares les occupent. Il leur faut une autorisation de l'autorité allemande pour rentrer chez eux. Et d'ailleurs où se loger ? Il ne reste plus rien. Quelle désolation ! Comme toutes ces figures sont changées. Ils ont bien vieilli, nous aussi. C'est à peine si on les reconnaît. Une femme m'aperçoit par derrière comme je rentrais chez moi. « *Bonjour, Monsieur le Curé - je me retourne - Je vous demande pardon, Monsieur, je vous prenais pour M. le curé.* » Elle ne me reconnaît plus, ma barbe grise et ma figure amaigrie me rendent méconnaissable.

Maintenant nous sommes dans une plus grande disette, tout est enlevé pour Paris. On ne peut plus rien se procurer à Melun qui était notre marché pendant la guerre. La livre de beurre s'y vend 3 frs.

Après avoir tout pillé, tout détruit ici, nos vainqueurs, sans pudeur, profitent de l'armistice pour prélever 8 500 frs de contribution par la terre. Nous ne les avons pas, il faut aller chercher cette somme à Paris chez nos bourgeois d'été. On les a vu venir visiter leurs campagnes, vite on veut les pressurer.

On fait des lits dans toutes les pièces du presbytère pour les exilés et les visiteurs, mais en dehors du pain blanc et des pommes de terre et du vin, rien à servir à la salle à manger. Les parisiens sont assez heureux de manger du pain blanc.

8 février- Élection des députés pour l'Assemblée convoquée à Bordeaux. Dans les communes voisines on vote à la mairie. Le petit Czar de Yerres nous contraint d'aller voter à Boissy, un petit nombre d'hommes y va. Les autres n'osent s'absenter trop longtemps de leurs maisons dans la crainte des pillards allemands, et puis il fait vilain temps. Pauvre élection au scrutin de liste ! Onze députés à nommer. Nous aurions de la peine à en trouver un. On a fait deux ou trois listes à Paris, nos gens jetteront dans la boîte celle qui leur tombera dans la main. Il en sortira ce qu'il plaira au hasard. On appelle cela la représentation nationale. M. Thiers n'était pas sur les listes, on y a écrit son nom à la plume. Hélas ! Pourquoi ne lui a-t-on pas laissé faire la paix au 31 octobre ? Que de souffrance de moins pour nous ! Pour la France quelle économie de sang et de millions ! Paris avec son entêtement nous a perdu avec ses Jules Favre, ses Gambetta, ses Flourens...

J'ai sauvé les tilleuls plantés dans l'ancien cimetière. Il était devenu un parc de moutons affamés qui dévoraient l'écorce des arbres. Le major Burklein qui habite la maison du Francfortain Klein, le même avec lequel je causais le 3 janvier devant l'église, me reçoit très bien, accueille mes réclamations et fait enlever les moutons au grand déplaisir des voleurs de l'intendance qui habitent chez le menuisier Chantre et qui trouvaient avantageux d'avoir les moutons sous leur main. Ils m'insultent, mais il faut obéir et les arbres sont sauvés.

11 février - Voilà Cauffé, de Brunoy, qui monte un service de voitures pour Paris, il part un jour et revient l'autre. C'est un progrès puisque jusqu'ici il fallait faire le chemin à pied ou venir avec une voiture de place, chose difficile et coûteuse, il n'y a plus de chevaux à Paris, on les a mangés.

12 février – Dimanche - Les Bavares étaient en grand nombre à ma messe et à celle de leur aumônier. Après la messe ils font de la musique sur la place. Cette musique est belle mais hélas ! rien n'est plus triste que cette musique des vainqueurs.

13 février - Nouvelles des élections : à Paris elles sont détestables, la province elles sont assez bonnes. Je reçois des lettres de Paris avec dix jours de date. La poste n'est pas encore rétablie, les lettres viennent comme elles peuvent. On m'apporte aussi chaque jour des lettres maintenant sans intérêt écrites des provinces durant le siège. Tous ceux qui reviennent de Paris s'en vont couper du bois chez la comtesse Du Taillis en apparence pour chauffer les Allemands. Rien n'est surveillé. On abuse. Il y en a qui vont faire du bois pour deux ans.

23 février - Je vais à Crosne. Le bon curé a été chassé de sa maison, je n'y trouve que des officiers bavarois. Lui, il s'est réfugié d'abord dans une maison où habite son garde-champêtre, à l'étage au-dessus de ce dernier, mais pendant qu'il dit sa messe, les aimables Bavarois s'emparent de son logis et il est obligé de se réfugier dans la chambre du garde-champêtre. C'est là que je le trouve. Il couche sur un lit de sangle à côté du lit du garde-champêtre et de la femme, dans la même chambre. Ainsi se comportent, même en temps d'armistice, les Bavarois à l'égard de ceux qui sont très bons. Moi je ne suis pas bon, disent-ils mais ils me respectent. Ces gens sont lâches.

Le von der Tann qui est à Grosbois, général en chef des Bavarois (nous avons aussi un général von der Tann cousin de l'autre) exige aujourd'hui une somme de 30 000 frs de notre pauvre commune ruinée et pillée et dévastée depuis six mois – quel peuple que ces Allemands. Il est pressé le pillard. Il craint que la paix ne vienne mettre un frein à son avidité. Les Allemands sont tous rapaces. Pour eux la gloire passe après l'argent, *Vistur post nummos*⁶, la vertu après l'argent. Moi je réponds qu'il ne faut pas donner un sou. Puisqu'ils font la guerre à la manière de Nabuchodonosor, ils n'ont plus qu'une chose à faire, nous enchaîner deux à deux et nous emmener en Allemagne. M. Blazy a parlé dans le même sens. Gaudefroy le socialiste voulait qu'on prît au moins 10 000 frs dans la poche des riches pour les donner à ces rapaces. On refuse mais alors il leur faut des otages jusqu'à ce qu'on se soit exécuté. Des otages c'est le système prussien. Ce peuple barbare rend responsable des événements qui l'arrêtent ou le contrarient quelques honnêtes gens qu'il torture ou fusille. Ils tourmentent de la même manière les autres communes. MM. Labarre et Chaudé s'en vont en prison à Boissy St Léger comme otages. À Crosnes, c'est le pauvre curé qu'ils enlèvent le samedi soir.

25 février - Dans la nuit on apprend tout à coup que la paix est faite. Tout a marché vite à l'Assemblée de Bordeaux. Les Allemands sont forcés de relâcher les otages. Ils ne croyaient pas que la paix se fît si vite.

Après la signature des préliminaires de la paix et l'entrée des Allemands dans l'avenue des Champs-Élysées, les Bavarois espèrent chaque jour s'en aller et nous plus qu'eux encore, mais l'attitude de Paris les retient en grand nombre dans nos villages. Ils s'impatientent et deviennent plus méchants. Deux fois en un jour ils m'insultent mais je leur résiste.

Des masses de lettres nous arrivent il y en a du mois de septembre ; quoique affranchies par un timbre français, la Prusse nous fait payer une surtaxe de 20 centimes à son profit

15 mars - Les Bavarois partent ce matin dans la direction de Melun. Ils en arrivent d'autres en moindre nombre peut-être. Ceux-ci sont très voleurs, ils volent l'argent dans les maisons habitées. Cependant nous ne sommes plus en guerre. Ils n'ont plus le droit de répéter leur mot ordinaire – c'est la guerre –

Un officier supérieur disait dernièrement « *je ne sais pas ce que nous ferons de nos hommes quand nous serons rentrés dans notre pays ; ils auront de la peine à se corriger de l'habitude à voler qu'ils ont contractée en France.* »

16 mars 1871 - Aujourd'hui on m'a emmené prisonnier au général commandant. Les deux fusillés qui me conduisent m'insultent le long du chemin. J'avais dit tout haut à la porte de l'épicier Féval que les bavarois volent, qu'ils ont volé les quatorze derniers francs dans l'armoire de la jeune femme Chanponnay pendant qu'elle recevait les derniers soupirs de sa grand-mère, la veuve Gratien Hubert.

Un chef qui passait à cheval m'a entendu, je parlais haut à cette intention. Il m'interpelle et je lui répondis que les soldats volaient, que d'ailleurs à ce sujet il n'y avait pas de discipline dans leur armée. Je blâmais aussi les dégâts que ces derniers faisaient dans l'asile où il leur avait plu d'établir une tuerie et où ils brisaient les parquets pour se chauffer. Le général auquel je fus conduit chez M. Anquetil buvait et jouait avec d'autres officiers. Une vraie figure d'ours. Ils parurent ennuyés de ma venue, cela les dérangeait. Le général n'entend pas le français. Je réponds fièrement aux questions qu'un officier m'adresse en français. On finit par me rendre ma liberté. Je rencontre en sortant MM. Blazy frères qui venaient pour réclamer leur curé. Le bruit de mon arrestation s'était répandu dans le village et y causait de l'émotion. Si c'eût été deux mois plus tôt, je partais pour l'Allemagne.

⁶ Horace, Liv 1 : traduction : « *citoyens, citoyens, il faut gagner l'argent d'abord, la vertu ne vient qu'après l'argent* »

18 mars - Bruits d'émeutes à Paris. Commencement de l'affreuse Commune

Le 21 l'infanterie et l'artillerie des Bavaoïs se rapprochent de Paris. Nos anciens bavaoïs reviennent de Melun, ils sont très mécontents de revenir ici, ils ont peur de marcher sur Paris.

1^{er} avril – samedi de la Passion -Je vais à Paris, il n'y a pas encore d'omnibus mais les trains de voyageurs marchent. Je n'étais pas allé à Paris depuis le 5 septembre. À l'embarcadère de Paris j'aperçois les gardes nationaux qui surveillent les arrivants, ils visitent les compartiments, ils ont mauvaise tournure mais ils ne sont pas aussi dégoutants qu'un bataillon que je rencontre boulevard du Temple. Tous les âges et tous les costumes se côtoient. Ils m'ont l'air d'une troupe de bandits. Les quartiers de la Chaussée-d'Antin et du boulevard Malherbes sont déserts. Une remarque : je n'ai vu que moi habillé en prêtre dans Paris. Les prêtres commencent à se cacher. Ils arrêtent l'archevêque. Nous ne sommes pas au bout de nos tristesses.

3 avril - Quel triste contraste ! La musique joyeuse des Bavaoïs et le canon de la guerre civile.

4 - Bruits contradictoires sur les combats entre Paris et Versailles, nos gens gâtés par leur contact avec la lie de Paris durant le siège font des vœux pour le triomphe de Paris. Ils ne comprennent pas ce qui se passe, ils ne voient pas que Versailles c'est la France et Paris la réunion de toutes les mauvaises passions et tous les appétits mauvais.

6 avril – Jeudi Saint -On se sauve de Paris, Yerres est plein de figures inconnues. La population est doublée. Campagnards, Parisiens, Bavaoïs sont entassés dans les maisons. Ici en raison de la garnison allemande on ne craint pas les réquisitions des communards.

7 avril - C'est aujourd'hui Vendredi Saint. Les soldats bavaoïs chez M. Nivoley donnent leurs viandes pour les chiens mais les officiers la mangent très bien. En Bavière, les soldats, le peuple ont de la religion, les officiers, les aristocrates n'en n'ont plus. Aussi le mercredi de Pâques, 250 soldats et sous-officiers communient mais pas un officier.

Tous les soirs la musique des Bavaoïs qui est fort belle va jouer dans la cour de M. Anquetil en l'honneur du général et ensuite alternativement avec les tambours parcourt les rues pour la retraite. Ce serait beau si ce n'était pas la musique ennemie et puis si l'on entendait pas le canon de la guerre civile. La canonnade gronde comme aux jours du bombardement par les Prussiens.

28 avril - Mon journal n'est pas venu, il s'imprime maintenant à Versailles. Les communications avec Versailles se font par Villeneuve. C'est par là que se fait le service de la poste, il y a une voiture pour les dépêches au-delà de la Seine qui se traverse en bateau.

Cependant les horribles femmes des Bavaoïs détruisent tout ce qui reste encore dans les maisons qu'elles habitent. Le général von der Tann tolère les désordres. Il est parent du général en chef de même nom qui réside à Grosbois. Les deux von der Tann sont protestants comme tous les grands chefs des armées allemandes.

Voilà le mois de mai et les beaux jours, quelle tristesse ! Les Bavaoïs dans les maisons et dans les rues et dans le lointain la voix tonnante du mont Valérien, notre sauveur et des autres forts. Chaque jour arrivent de nouveaux réfugiés échappés de la fournaise prussienne. La petite vérole est revenue avec eux et fait des victimes.

Le vandalisme règne à Paris, on renverse la colonne de la place Vendôme pour faire plaisir aux Prussiens, on abat l'hôtel de M. Thiers en haine du chef du gouvernement régulier. On traque les prêtres, on les emprisonne, on pille et on profane les églises.

C'est la guerre à Dieu et à la société des honnêtes gens.

22 mai - On dit les Français entrés dans Paris. Grande joie pour nous mais hélas ! l'effroi recommence. Du mont Griffon, on aperçoit d'immenses incendies. Nos angoisses continuent par les récits de chaque jour. Le 24 et le 25 tout le monde monte au Griffon pour voir les incendies. Il semble que tout Paris brûle. Moi je n'ai pas le courage d'y aller. Ce dénouement du second siège m'accable. Les ennemis

montent aussi au Griffon pour jouir du spectacle. Ils se réjouissent de voir brûler une ville qu'ils n'ont pu prendre ou piller. Des explosions terribles se font entendre, c'est infernal.

Le 26 mai on apprend officiellement toutes les atroces sauvageries des scélérats de la Commune. C'est un châtement pour Paris. Depuis deux ans il a été proféré tant de blasphèmes dans ces réunions publiques permises par l'Empire, alors qu'on permettait de tout insulter excepté l'Empereur. Il semble que Dieu ait déchaîné l'Enfer sur la ville coupable.

C'est avec un sentiment de soulagement que nous apprenons que Le Louvre est sauvé avec toutes ses richesses artistiques. Tous les détails qui nous parviennent sont de plus en plus affligeants. Enfin nous apprenons le meurtre de l'archevêque et des otages. Pas une atrocité ne manquera à cette affreuse et ignoble révolte.

7 juin - Je vais à Paris au service funèbre de M^{gr} Darboy et des autres victimes. Je passe auprès du grenier d'abondance, il brûle encore, c'est affreux ! Que de maisons détruites et brûlées je rencontre sur mon chemin. Notre-Dame est en grand deuil, nos soldats de la ligne font le cordon à l'intérieur. Comme je les trouve petits, chétifs ! Il y a dix mois que je n'ai vu ces pantalons rouges. Ils ont beaucoup souffert et puis mes yeux sont accoutumés à voir ces soldats allemands gros et lourds surtout les Bavares les plus massifs des allemands.

Je trouve place au banc d'œuvre. L'assistance est nombreuse, fortement impressionnée. Dans le transept sous les catafalques, celui de l'archevêque au milieu.

M^{gr} Darboy aimait Yerres. Il y venait tous les ans chez M. l'Abbé Jousset, curé de Sainte-Élisabeth dont la maison de campagne touche au presbytère.

Rien de notable à Yerres pendant l'été ; quelques querelles de Bavares et de Français, un changement de garnison, des fêtes que se donnent les Allemands en mémoire de leurs victoires. Tout cela au mois d'août dure plusieurs jours et nous est très pénible. C'est bien dur d'être vaincu, volé et moqué. Ils ont fait aussi une oraison funèbre et élevé un monument à leurs morts. Il faut rendre justice aux Bavares, ils honorent plus religieusement leurs morts que les Prussiens. On a enterré ici environ cent allemands, les Prussiens dans la grande fosse commune de l'ancien cimetière, dans l'endroit réservé aux non catholiques, les Bavares dans la partie destinée à être annexée au cimetière.

Samedi 9 septembre - On m'assure ce soir que décidément les Bavares partent irrévocablement demain. Avant de me coucher, dans la crainte de ne pas être levé à temps, j'arbore en haut du presbytère le drapeau de la France, j'ai donné des ordres au bedeau Martin Degarne. Je veux que l'angélus demain matin soit sonné solennellement à deux cloches comme aux jours de grande fête.

10 septembre – dimanche - Beau temps, à 5h les deux cloches sont en branle. Un officier tout jeune, ami de Bismarck, lequel connaît mes sentiments et a déjà été impertinent à mon égard, en sortant de la maison Brault où il logeait, aperçoit le drapeau tricolore sur ma maison. Il entre en colère et dit qu'il va demander au général de rester encore six semaines.

Vaine bravade : il faut partir. Le son des cloches leur déplait.

Pasteur ne nous aime pas murmurent-ils !

Notre joie à la vue de leurs préparatifs de départ vexé les officiers (les soldats sont contents de partir). Ces messieurs sont bien ambitieux, ils voudraient emporter nos sympathies et notre estime, ils n'emportent que notre haine et notre dégoût.

Nous sommes là, une vingtaine d'hommes dans la cour de Degamory auprès de l'église pour les voir partir, sans être trop en vue. Ils sont bien lents à se mettre en ligne. Les tambours et la musique viennent se placer devant l'église, la colonne s'étend sur la rue de Paris vers Crosnes. Enfin la musique donne sa première note, les deux cloches y répondent et toutes les troupes défilent devant l'église partant par la rue de la Grange pour Boissy.

Quand ils sont partis, la mairie se pavoise à l'exemple du presbytère. Mais voici que l'artillerie de l'armée bavaroise, à huit heures, s'en va de Brunoy vers Paris. Canons et caissons passent devant nos drapeaux tricolores. Chaque équipage qui passe se les montre avec humeur et étonnement mais ils ne disent rien.

Ils sont partis ces vainqueurs sans pitié ! Ces soldats sales, hypocrites, rapaces et jaloux ! Ils sont partis ! Ils emportent nos dépouilles et notre or, ils ont détruit et pollué nos maisons, ils ont brûlé et brisé nos meubles. Ils voudraient encore passer pour de bonnes gens. Non tout Prussien est un Bismarck et tout allemand devient Prussien. Qu'ils [?] en faux bons hommes, qu'ils aillent vanter leur vertu en Germanie, nous les connaissons maintenant. Nous avons vécu dans leurs camps pendant 360 jours. Ce soir nos jeunes gens parcourent les rues, portent des lanternes vénitaines et chantent. L'air paraît plus pur. On ne rencontre plus d'ennemis dans les rues. Cependant, ils n'ont pas encore évacué le lazaret qu'ils ont formé à la Grange. Dans quelques jours la mort ou la guérison nous aura débarrassé de ces derniers Allemands.

En terminant ce récit de nos malheurs à Yerres en 1870 et en 1871, je veux signaler deux calamités que la température a ajouté à tant de d'autres. Le 18 mai, jour de l'Ascension, une forte gelée a détruit toutes les plantes printanières. Les bourgeons de la vigne avaient déjà cinquante centimètres. Ils ont été détruits ainsi que tout ce qui est tendre pour la gelée. La récolte a été perdue l'an passé à cause de l'arrivée des Prussiens, cette année une seule matinée a détruit toutes les espérances.

La gelée formidable du 9 décembre 1871 a fait beaucoup plus de mal encore et a anéanti d'avance la récolte de 1872. Le thermomètre est descendu selon les endroits de 22 à 25 degrés centigrade. Il y avait heureusement 30 cm de neige sur la terre. Chose remarquable, tout ce qui s'est trouvé enseveli sous la neige a été épargné par la gelée, même des plantes tendres comme les giroflées des serres. Mais la gelée a désorganisé tout ce qui n'était pas baigné dans la neige. Les sarments des vignes et des treilles, les lauriers, les noyers, les arbres de Judée, les lierres, les cèdres déodorants, d'autres essences résineuses, les rosiers, etc.

Le 7 xbre, la neige tombait par 3° de gelée, le 8 le thermomètre descend à -10°C, il continue à descendre toute la journée et le 9 au matin il marque -22° chez moi, chez d'autres -24°, -25°. À 2 heures il est revenu à -14°, le lendemain -10° et le 11 xbre il n'était plus qu'à -4°.

AugBeaumont⁷

⁷ La signature à l'encre « AugB » a été complétée au crayon par « eumont »

Laurent Colomban Marchand succède à l'abbé Baumont en 1872 et sera curé de Yerres jusqu'en 1878, date à laquelle il rédige le texte suivant.

Ce journal est très précieux, il mérite à son auteur un tribut de reconnaissance. Toutefois le lecteur ne devra pas prendre à la lettre ce qu'il y trouve exprimé sur le compte d'un certain M. P. G. qui y figure à plusieurs endroits comme représentant de l'autorité municipale. Les circonstances étaient très difficiles, les hommes les mieux posés dans le pays s'étaient retirés et avaient laissé le champ libre à l'ennemi. Il fallait du dévouement pour accepter un mandat sérieux et du courage pour le remplir. Assurément celui qui parlementait avec les vainqueurs leur faisait leur part, approvisionnait le groupe d'habitants généralement pauvres qui étaient restés dans leurs maisons. Celui-là, n'eût-il réussi qu'à demi, ne mérite point un jugement si sévère. D'ailleurs, vu depuis et de plus près, cet homme s'est toujours montré modéré, réservé, obligeant, juste et charitable. C'est un grand cœur. Il est donc à croire que le malheur des temps aura fait de lui une victime quand il paraissait être un despote et qu'il aura regretté, le premier, de ne pouvoir suivre la pente de son caractère qui est la bienveillance et la bonté. La vérité demande en sa faveur cette rectification. La justice le commande.

7 février 1878
Abbé Marchand

Dans ses notes sur l'église de Yerres, l'abbé Beaufrils, curé de 1878 à 1890, écrit :

Nous sommes heureux de dire que M. Prudent Gaudefroy, dont il a été question antérieurement est revenu dans ses dernières années à la pratique de notre Sainte Religion. Converti à l'occasion d'une maladie grave en 1878, il devint un sujet édificateur pour la paroisse. Le curé lui ayant demandé de faire partie du Conseil de fabrique, il accepta ce poste et fut un membre fort utile. Il remplit pendant plusieurs années la fonction de président du bureau. Sa saine équité, sa bienveillance, sa courtoisie, son exactitude parfaite l'avait rendu cher à tous ses collègues ; ce fut un vif regret qu'on le vit disparaître. Dans son âge très avancé malgré les rigueurs de l'hiver, il arrivait toujours aux offices de l'église longtemps avant l'heure et comme le curé le grondait doucement de prendre si peu soin de sa santé « *laissez-moi faire*, répondait-il, *Monsieur le Curé, il faut faire pénitence, j'ai un long passé à réparer* »

Né à une époque malheureuse, il avait eu une première éducation très négligée au point de vue religieux ; ce fut l'occupation préférée de ses derniers jours de combler cette lacune, il lisait et relisait le catéchisme du diocèse et cherchait le développement de la doctrine dans les écrits philosophiques d'Auguste Nicolas, dans le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, etc. C'était un esprit cultivé, un cœur généreux. Il avait fallu des circonstances bien malheureuses pour qu'il n'arrivât plus tôt à la pratique de la foi chrétienne ; il a exercé sur les personnes qu'il voyait ordinairement en dernier lieu une très heureuse influence ; il a préparé sûrement certains retours à Dieu qui ont consolé le curé de la paroisse.
